

Le long combat de l'escalade populaire DES MONTAGNES DANS NOS VILLES ! (*)

L'escalade est devenue aujourd'hui une des activités les plus dynamiques au sein de la FSGT. Ce succès n'est pourtant pas le fruit d'un simple effet de mode. La Fédération a été non seulement pionnière dans sa démocratisation en France, mais elle a également contribué à y développer un modèle spécifique, en s'appuyant sur ses qualités historiques : vie associative et sens de l'innovation. Cette aventure méconnue est racontée dans la première partie du documentaire *Des montagnes dans nos villes*, réalisé par Damien Vernet et Jo B, deux adhérents du club parisien Roc 14, (la seconde va être bientôt lancée, lire ci-contre), qui donne enfin la parole à certains des acteurs clés. Nous vous en proposons un avant-goût, interventions extraites de ce film émouvant, professionnel mais 100% associatif qui touchera bien au-delà de la grimpe le public intéressé par l'aventure du sport populaire, en espérant que vous puissiez bientôt le découvrir de vos propres yeux ! # Compilation réalisée par Nicolas Kssis



(*) Slogan de la FSGT montagne-escalade dans les années 1970 prenant au sérieux, mais à rebours, la boutade de l'humoriste Alphonse Allais qui proposait à quelqu'un qui se plaignait du bruit et de la pollution des villes «la solution serait de mettre les villes à la campagne».

(1) Méthode consistant à contraindre le/la grimpeur-euse à l'apprentissage obligatoire d'avoir au moins trois prises (deux mains ou un pied, deux pieds et une main) pour progresser, contrairement aux nouvelles pédagogies qui le/la laisse le découvrir par lui/elle-même.

(2) Rocher ou structure artificielle dont la hauteur, 3 à 7 mètres en moyenne, n'impose pas l'utilisation d'une corde d'assurage pour envisager de le grimper. Le risque de chute est apprécié par le/la grimpeur/euse en fonction de ses capacités physiques, de son niveau et de sa marge d'erreur. Source : Escalades pour tous, bloc, mur, falaise, grande voie, «glossaire», Les Cahiers du sport populaire éd. 2017.

L'ambition de rendre la montagne accessible à tous et toutes n'est pas récente au sein de la FSGT. Elle remonte à 1934, à sa fondation, avec la création du Groupe alpin populaire «Il fallait que les travailleurs, la classe ouvrière, puissent s'adonner au sport, profiter de la vie», rappelle Louis Louvel, de l'Union sportive d'Ivry (USI) depuis 1955, «certains ont eu l'idée de se lancer dans l'alpinisme populaire, qui était un peu la cerise sur le gâteau.» Ce rêve se prolongera après-guerre, notamment par ceux qui purent profiter des premiers séjours en montagne organisés par les clubs FSGT. Michel Coquard de l'USI se souvient avec émotion : «J'ai fait mon premier sommet à onze ans dans les Pyrénées, un camp de 70 jours. J'ai pleuré de quitter la montagne. Cet amour de la montagne et des activités liées m'a procuré une telle de joie que je me suis dit que ce serait fantastique que tous les enfants puissent y goûter.» La montagne sera dès lors un combat aussi bien politique que sportif. «Je me rappelle de la tour d'escalade installée à la Fête de l'Humanité dans les années cinquante», précise Louis Louvel, «l'idée était de rendre visible au peuple qu'il existait un alpinisme populaire. Un premier mai nous nous sommes même promenés avec une banderole qui disait "à la FSGT l'alpinisme est un sport populaire". "Est", pas "sera"...»

Or, progressivement, cet objectif premier d'un alpinisme populaire va

être supplanté par la vérité du terrain : l'essor de l'escalade. «À l'époque la conception principale de l'escalade consistait d'abord dans un entraînement à l'alpinisme qui nécessitait donc un certain degré d'engagement et de prise de risque bien plus grands qu'aujourd'hui dans les falaises françaises», détaille Gilles Rotillon du Club de Sainte-Geneviève-des-Bois (91). L'escalade n'existait donc pas encore vraiment en tant que telle. «Dans les journaux de l'époque les grimpeurs sont représentés à Fontainebleau avec des culottes de montagne et éventuellement avec leurs grosses chaussures de montagne», prolonge Louis Louvel, «cependant la pratique réelle, c'était l'escalade même si officiellement l'alpinisme restait le but.» C'est à ce moment que les valeurs de la FSGT vont jouer un rôle décisif. «On en était encore aux méthodes syllabiques des "trois points d'appuis" (1)», continue Louis Louvel, «comme si les personnes ne le savaient pas déjà. C'était cela l'idéologie majoritaire dans l'escalade avant 68. Nous étions convaincus au contraire qu'il fallait une pratique autonome et responsable des gens qui grimpent, que ce soit en montagne ou à Fontainebleau. Il a fallu surmonter l'hostilité du milieu, voire de certains de nos adhérents qui souscrivaient au discours dominant.»

En tête et autonome

Une première brèche va apparaître quand les militants de la FSGT déci-

dent d'élargir la pratique de bloc (2) aux enfants, à partir de 1974, avec la création des circuits blancs à Fontainebleau. «L'objectif n'était pas de former de futurs alpinistes mais, au travers d'une activité, de participer à l'épanouissement de l'enfant, de l'amener à s'exprimer», raconte Michel Coquard. «Il devait exister 150 circuits, aucun pour enfants. Tu en voyais qui grimpaient avec papa et maman, qui les aidaient en poussant en bas ou tirant en haut. Nous voulions encourager une pratique autonome des petits. Nous avons dessiné ce premier circuit avec les enfants eux-mêmes. Il fallait aussi tenir compte de l'âge, de la dangerosité, mettre les difficultés en bas. Des dessins de l'époque le montrent très bien, l'essence de cette activité, où les enfants grimpent entre eux, se parent mutuellement. Ensuite je me suis efforcé de diffuser les moyens de création d'un circuit blanc. Je n'ai pas gardé le mode d'emploi pour moi ou la FSGT, je l'ai divulgué largement.»

Cette volonté progressive d'affirmer une escalade «en soi» et accessible à toutes rencontre de nombreuses résistances, notamment révélées par le projet alternatif d'aménagement de la falaise de Haute-Roche, en Côte-d'Or. «Le projet de Haute-Roche résulte de notre désir de faire grimper tout le monde, en tête et de façon autonome», précise Gilles Rotillon, «il faut se rappeler le contexte, les falaises n'étaient pas équipées pour les niveaux faciles, il existait 5 ou

